

## Recherches sociographiques



Jean-Pierre BOUCHER, *Instantanés de la condition québécoise*

Jean-Charles Falardeau

---

Volume 19, numéro 2, 1978

Professions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055798ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055798ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Falardeau, J.-C. (1978). Compte rendu de [Jean-Pierre BOUCHER, *Instantanés de la condition québécoise*]. *Recherches sociographiques*, 19(2), 286–288.

<https://doi.org/10.7202/055798ar>

jesuites, sur les *Histoires* de Sagard, de Lescarbot, de Bibaud, de Benjamin Sulte, de François-Xavier Garneau, sur les histoires de l'Hôtel-Dieu de Québec et de Marie de l'Incarnation de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, ces deux dernières étant traitées de façon particulièrement nuancée. Les types d'exégèse historique ou ethnographique les plus divers ont été utilisés, y compris, dans la longue étude sur les *Nouveaux voyages* de LaHontan, une méthode intertextuelle de lecture qui, pour imprévue et ingénieuse qu'elle soit, ne laisse pas d'affecter un ton légèrement professoral.

Plus variés encore par la perspective ou la profondeur de l'analyse sont les articles sur les œuvres romanesques, poétiques et théâtrales, sur les essais, les biographies et les chroniques. Comme la plupart des collaborateurs ont rédigé chacun plusieurs articles, on parvient très tôt à identifier les auteurs et conséquemment soit à les lire attentivement, soit seulement à survoler leurs pensums. Certains, ils sont heureusement l'exception, ont le don de la platitude scolaire. La plupart manifestent un souci d'originalité même s'ils traitent d'œuvres cent fois déjà commentées, plusieurs allant jusqu'à renouveler avec bonheur des interprétations jusqu'alors stéréotypées. J'ai, pour ma part, voyagé à travers cette œuvre comme dans un livre d'abondantes découvertes, heureux de ré-entendre les savoureux propos de l'*Histoire naturelle* de Pierre Boucher; de ré-apprendre que le jésuite Lafitau, au XVIII<sup>e</sup> siècle, fut un précurseur de l'anthropologie moderne; de connaître, par ses *Lettres sur l'Amérique*, les réactions de Xavier Marmier lors de son voyage au Canada en 1849; de voir apprécier l'impact idéologique de *La France aux colonies* de Rameau de Saint-Père; de reprendre contact avec l'impressionnant *Dictionnaire généalogique* de M<sup>gr</sup> Cyprien Tanguay. Mais je dois abrégier la liste. On éprouve d'ailleurs, de temps à autre, le sentiment que trop d'arbres empêchent de voir la forêt ou que certains articles, par exemple, sur *Charles Guérin*, *Une de perdue, deux de trouvées* ou *Angéline de Montbrun* sont trop laborieusement détaillés. On se demande s'il était bien nécessaire de consacrer plus de quinze articles au seul Pamphile Lemay. À l'inverse, on s'étonne que l'article sur Étienne Parent ne fasse état que des cinq conférences prononcées à Montréal et laisse dans l'oubli les trois qui furent présentées à Québec en 1852...

Mais il serait mesquin de prolonger un tel échenillage. L'essentiel est de louer les auteurs et les collaborateurs du *Dictionnaire*. J'ai dit que celui-ci était monumental. Je tiens à préciser qu'il est surtout œuvre d'intelligence autant que de patience. Conçu pour parfaire notre connaissance des discours qui ont été formulés sur nous ou par nous, il sera l'instrument dorénavant indispensable pour combler les lacunes que nous avons si longtemps déplorées dans l'histoire de nos idées et de nos sentiments. Il nous incite à l'impatience de connaître les tomes qui feront suite.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie,  
Université Laval.*

Jean-Pierre BOUCHER, *Instantanés de la condition québécoise*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 198p. (« Cahiers du Québec: Littérature ».)

Rarement, à ma connaissance, la critique littéraire des dernières années nous a-t-elle offert une œuvre aussi originale d'invention et de suggestion. Sans prétention, ni même sans méthode au sens écrasant du terme, l'auteur propose de l'accompagner dans sa lecture personnelle de textes sélectionnés dans onze œuvres importantes de notre littérature. Sa lecture, si libre soit-elle, n'en est pas moins intensément attentive. Se constituant délibérément prisonnière des textes à partir desquels elle se pose « un certain nombre de questions qui à leur tour en engendrent

d'autres » (p. 5), se prélassant dans « l'élément de mystère, d'imprévu (qui est) le plus grand charme de l'analyse de texte » (*Ibid.*), elle se concentre sur l'analyse de tous les éléments de la structure formelle des œuvres. Questions et mystères ne sont pourtant pas jeu gratuit. Les unes et les autres sont imprégnés d'une préoccupation sociologique qui, dans la « Postface », sera formulée avec précision : établir « la jonction entre ces structures formelles et les structures sociales », même si cette jonction est « ressentie intuitivement » (p. 187).

Sous ses allures modestes, l'ambition est hardie et n'est pas sans rappeler le grand objectif du regretté Lucien Goldmann. L'auteur ne s'en réclame cependant pas puisqu'il répudie *a priori* tout dogmatisme. Son procédé, si procédé il y a, est plutôt celui du sondage mais d'un sondage qui impressionne par les découvertes que peut provoquer le bonheur de lire. Les textes retenus sont ceux de trois poètes et de huit romanciers dont chacun, estime-t-il, « se situe... à un moment important de l'évolution de la société québécoise du vingtième siècle et illustre un aspect particulier de la condition québécoise » (p. 6). Je les énumère pour préciser la diversité de l'échantillon : Émile Nelligan (*Rêve de Watteau*), Albert Laberge (*La scouïne*), Jean-Aubert Loranger (*Le passeur*), Ringuet (*Trente arpents*), Gabrielle Roy (*Bonheur d'occasion*), André Langevin (*Poussière sur la ville*), Gérard Bessette (*Le libraire*), Gaston Miron (*La Batèche*), Jacques Ferron (*Papa Boss*), Hubert Aquin (*Prochain épisode*), Réjean Ducharme (*Le nez qui voque*). Dans aucun cas, il ne s'agit d'une analyse de l'ensemble de l'œuvre choisie mais seulement d'un passage estimé révélateur. J'avoue avoir été étonné par ce type de micro-analyse puisque, à mon avis, seule la saisie de la totalité d'une œuvre littéraire peut permettre de déceler la vision du monde qu'elle révèle et de discerner des rapports d'épiphanie rétrospective ou prospective avec le contexte social où elle apparaît. La minutieuse recherche structurale et thématique de M. Boucher propose pourtant d'ingénieux aperçus qui font éprouver la tentation d'en prolonger les pistes.

Je choisirai quelques exemples particulièrement symptomatiques. D'abord, le tout premier, celui d'un poème de Nelligan, *Rêve de Watteau* qui, d'entrée de jeu, retient l'attention. Tout dans ce sonnet, « thèmes et réseaux lexicaux, procédés stylistiques et techniques de composition » (p. 20), signale « une conception de l'art et de la littérature coupée du réel » (*Ibid.*). Par sa volonté même d'être étranger à son milieu, Nelligan est « le portrait type de l'écrivain colonisé », membre d'une collectivité empêtrée dans une régression culturelle et sociale. À l'inverse, la vision du monde qui se dégage d'un passage de *La scouïne* de Laberge est noire et pessimiste : la déformation du réel qu'elle présente peut toutefois « déboucher sur une remise en question de tout le système socio-politique » (p. 38). En d'autres termes, Laberge était en avance sur son époque comme l'était aussi un de ses contemporains malheureusement méconnu de son vivant, Jean-Aubert Loranger. Dans le « Prologue » d'un poème en prose de celui-ci, intitulé *Le passeur*, paru en 1920, est présenté un paysage traversé par une rivière. Le symbolisme de ce paysage est longuement commenté par M. Boucher, tout particulièrement le contenu thématique de chacune des deux rives : celle de gauche associée à la vie communautaire sécurisante, à la fermeture au monde ; celle de droite (qui est celle du désir du poète), correspondant au besoin de l'aventure au-delà de l'ordre paralysant établi sur la rive gauche. Le texte dénonce silencieusement l'étouffement clérical de notre société au début du XX<sup>e</sup> siècle, à quoi les modes d'expression du poète ajoutent, par la remise en question des mots et de l'écriture, l'ambition d'ouvrir à la poésie une voie nouvelle.

Je laisse le lecteur poursuivre l'incursion de texte en texte. Il se verra sollicité tour à tour par de stimulantes surprises, par des échos de commentaires déjà entendus, par d'étranges étonnements. Surprise d'entendre affirmer que la brièveté des phrases et l'intensité de l'instant vécu chez Langevin traduisent « un malaise profond devant un monde difficile à appréhender » (p. 102). Échos dans les réflexions sur Miron et Aquin qui offrent d'excellentes analyses de textes plutôt qu'elles n'ouvrent des perspectives sociologiques vraiment nouvelles. Étonnement d'apprendre que « la capacité d'organiser concrètement et complètement le réel » chez *Le libraire* Hervé Jodoin est « homologue à la réussite de la grande bourgeoisie québécoise de 1960 à s'emparer du pouvoir » (p. 102)... Par ailleurs, s'il a lu Gilles Marcotte, le lecteur ne pourra

s'empêcher de préciser que le *je* n'est pas apparu dans notre littérature avec Langevin mais qu'il a été le privilège du Max Hubert des *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey en 1934.

Je regrette d'avoir à schématiser ainsi. Je tiens surtout à insister sur la pertinence des intentions de l'auteur. Il reconnaît aimablement qu'il ambitionne de prolonger en la complétant la démarche que j'ai commencé à définir et à illustrer en divers écrits. Prolonger et rectifier. Ce avec quoi je suis entièrement d'accord car des tâches multiformes nous attendent encore en ce domaine d'une sociologie de la littérature. Nul doute que nous aurons à raccorder en itinéraires plus précis les cheminements qui ont été jusqu'à maintenant discutés. Et aussi, faire dorénavant davantage état, dans nos efforts pour éclairer les relations entre l'expression littéraire et notre milieu social, de l'essentiel élément intermédiaire que Sartre appelait « les médiations ». Pour l'instant, j'en entrevois au moins deux qui, dans notre société, semblent avoir été singulièrement déterminantes : le collège classique, les structures du milieu du travail. À quand une équipe de littéraires et de sociologues qui s'engagera dans ce labour ?

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie,  
Université Laval.*

Maurice CARRIER et Monique VACHON, *Chansons politiques du Québec, I: 1765-1833*, Préface de Robert-Lionel SÉGUIN, (Ottawa), Leméac, (c1977), 363p.

Ce nouvel ouvrage de Maurice Carrier et Monique Vachon se veut essentiellement un essai de « compilation raisonnée » du corpus des chansons à caractère politique parues dans les journaux publiés au Québec depuis la Conquête. Le premier tome traite de la période allant de l'après-conquête jusqu'au seuil des événements de 1837. Le répertoire ainsi constitué, cent quinze chansons en soixante-neuf ans de tirage journalistique, est apparemment exhaustif : « toutes les chansons recueillies ont été conservées », écrivent les auteurs en introduction (p. 18). Ces cent quinze chansons sont regroupées sous quatre chapitres, par ordre chronologique de parution. Les textes, tirés des journaux, sont reproduits dans leur intégrité, alors que les musiques ont été reconstituées d'après la concordance entre le timbre indiqué et les recueils de mélodies où les chansonniers de l'époque puisaient leur inspiration musicale. Le tout est précédé d'une préface de Robert-Lionel Séguin et d'une courte introduction.

En fait, il s'agit davantage d'une œuvre de reconstitution plutôt que d'un essai plus global sur le phénomène de la chanson politique. Entre la chronique et l'analyse, Carrier et Vachon ont opté pour la première solution, se contentant d'introduire chaque chanson par un commentaire d'ordre historique sur le contexte qui en a engendré le sujet et les événements qui en ont inspiré la trame. Ce faisant, les auteurs ont pris le parti de produire un ouvrage d'information historique par la juxtaposition de témoignages intéressants, certes, mais à partir desquels il est difficile d'établir une synthèse. Toute conjoncture historique comporte ses concordances et ses oppositions, ses cohérences et ses incohérences internes. C'est de l'équilibre « écologique » entre toutes les tendances et toutes les subjectivités que naît l'histoire objective. L'histoire du Québec d'alors doit tenir compte de ses contradictions internes, dont les chansons politiques de l'époque ne sont pas exemptes. Ce qui un moment était adulé est sévèrement critiqué en d'autres temps ; et une même période voit s'affronter des paroliers de tendances radicalement opposées. En optant pour la formule de la « chronique éclairée » par le contexte, les auteurs ont choisi de ne pas effectuer de synthèse et de s'en tenir à l'exposé des faits. Aux historiens de justifier ou de critiquer ce choix.